

Textes sacrés : désamorcer l'ignorance

Le travail critique sur le livre saint de l'islam, ses sources et sa composition, est en pleine évolution. L'impressionnant « Coran des historiens » en rend compte. Le même travail sur la Bible, plus ancien, se poursuit. C'est la promesse d'un savoir commun apaisé qui se dégage de ces nombreuses parutions sur les religions du livre

JOHN TOLAN
historien

Pour Theodor Nöldeke, islamologue allemand dont *L'Histoire du Coran* (1860) fut l'un des textes fondateurs de l'étude du Coran en Occident, le livre saint de l'islam reflète fidèlement la prédication du prophète Mahomet. Nöldeke exprimait ce qui était alors, et a longtemps été depuis, le consensus des orientalistes européens, fondé sur l'avis de la plupart des exégètes musulmans depuis le IX^e siècle : le Coran transmet le message que Mahomet (571-632) révéla à son entourage à La Mecque (vers 610-622), puis à Médine (622-632). Mais, depuis les années 1970, cette certitude fait l'objet de débats, grâce à de nouvelles connaissances du contexte (ou des contextes) de formation du texte coranique, et à la mobilisation de nouvelles sources, arabes et non arabes.

La somme impressionnante dirigée par Guillaume Dye et Mohammad Ali Amir-Moezzi, *Le Coran des historiens*, fait donc la synthèse d'une quarantaine d'années de « bouillonnement scientifique ». Le premier tome, *Etudes sur le contexte et la genèse du Coran*, ancre l'émergence de l'islam dans un contexte riche et complexe. L'Arabie préislamique du VII^e siècle qu'il dépeint n'est pas un monde à part, mais la partie intégrante d'une région accablée par des guerres entre Perses et Byzantins, parcourue par les concurrences confessionnelles entre juifs, zoroastriens, païens, chrétiens d'Eglises diverses, et troublée par les espoirs et craintes apocalyptiques. Plutôt que de voir l'islam comme une nouvelle religion née toute faite, comme Athéna sortie de la tête de Zeus, les vingt-huit auteurs montrent sa continuité avec les courants spirituels de l'époque, ainsi que les tâtonnements, pendant les deux siècles qui ont suivi la

mort du prophète Mahomet, pour établir sa doctrine et sa loi.

Processus de canonisation

Si bon nombre d'islamologues affirment encore aujourd'hui que le Coran a été composé du vivant de Mahomet, pour Guillaume Dye certains passages ont pu être ajoutés après : la collation d'éléments divers, parfois dans la même sourate, pourrait indiquer l'intervention de plusieurs auteurs. Le processus de canonisation du texte coranique prend plusieurs décennies : au temps des premiers califes, on ne trouve que très peu de citations coraniques dans les documents administratifs, les inscriptions épigraphiques et sur les monnaies. Ce n'est qu'à l'époque des Omeyyades que cela devient la norme, surtout chez Abd Al-Malik (calife de 685 à 705), qui frappa

monnaie avec des citations coraniques, fit de l'arabe la langue de l'administration et fit construire le dôme du Rocher à Jérusalem, orné d'inscriptions coraniques. C'est son règne, aussi, qui constitue « une période cruciale dans la dissémination du texte et dans le développement d'une idéologie et d'une mémoire collective islamiques ».

Or cette époque était une période de conflits violents au sein de la jeune communauté musulmane, notamment entre les Omeyyades et la famille du prophète – le quatrième calife, Ali (656-661) et ses fils Hassan et Hussein –, qui, après la mort de Hussein à Karbala (680) face aux troupes omeyyades, aboutiront à la rupture entre les chiites (partisans de la famille d'Ali) et les sunnites (Omeyyades). Les chiites ne reconnaissent pas la légitimité des trois premiers califes, ni de

la dynastie omeyyades, estimant que Mahomet avait désigné Ali comme son successeur, et qu'ensuite seuls ses descendants directs étaient légitimes.

Du coup, comme le montre Mohammad Ali Amir-Moezzi, certains exégètes chiites récusent le texte canonique du Coran, estimant qu'il a été falsifié, notamment en évacuant la succession entre Mahomet et Ali. D'autres acceptent ce texte imparfait comme un « Coran silencieux » qui serait incompréhensible sans le secours du « Coran parlant », à savoir l'imam, guide spirituel et politique infaillible des chiites. Et Amir-Moezzi de revenir en conclusion à ce premier tome sur le rôle central d'Abd Al-Malik dans l'établissement du « Coran officiel ». Les sources issues des milieux chiites ne sont bien entendu pas plus « objectives » que celles des Omeyyades. Mais ces





ALE+ALE

oppositions soulignent l'ancrage des Écritures dans le contexte politique et social de leur époque.

Un outil incontournable

Le second tome (en deux volumes) consiste en un commentaire continu de l'ensemble du Coran. Chaque sourate est confiée à un ou deux auteurs, qui présentent d'abord le contenu et la structure globale de la sourate, puis un commentaire détaillé par verset (ou groupe de versets), expliquant l'histoire de l'exégèse de ces passages. En résulte un outil de grande qualité qui donne un compte rendu détaillé de l'état actuel des recherches sur le texte coranique. Ce travail monumental, réunissant les contributions d'une équipe internationale

LE CORAN DES HISTORIENS, sous la direction de Guillaume Dye et Mohammad Ali Amir-Moezzi, Cerf, 3 volumes sous coffret, 3408 p., 59 €.

remarquable de spécialistes, sera désormais un outil incontournable pour ceux qui cherchent à comprendre le Coran comme un document historique de première importance, et à le situer au cœur d'un réseau culturel, confessionnel et historique complexe.

Dans le contexte actuel, les auteurs font un travail didactique précieux. Ils démontrent l'enracinement du Coran et de l'islam dans une culture commune, qui implique des affinités profondes avec divers courants du christianisme et du judaïsme : preuve, s'il en fallait, de l'absurdité de dire que l'islam ne ferait pas partie d'une culture « judéo-chrétienne ». C'est aussi un argument de poids contre les intégristes qui refusent l'approche scientifique des textes sacrés. Encore faudrait-il que les uns comme les autres soient prêts à écouter. ■

⋮